

SOTTISIER

DE

NASR-EDDIN-HODJA

SOTTISIER

DE

NASR-EDDIN-HODJA

BOUFFON DE TAMERLAN

*suivi d'autres facéties turques,
traduits sur des manuscrits inédits*

PAR

J. A. DECOURDEMANCHE



BRUXELLES
CHEZ GAY ET DOUCÉ

—
1878.

415

au lecteur européen de se faire facilement une idée exacte de la manière d'être et d'écrire des turcs, était de traduire en français un de leurs ouvrages les mieux pourvus de données pittoresques, de renseignements précis et de détails familiers.

Nous avons choisi le *Sottisier* de Nasr-Eddin-Hodja pour texte parce que son contenu offre, à notre avis, le moyen le plus rapide et le plus facile de se livrer, sur le vif, à une étude des usages les plus intimes et façons d'être de la nation ottomane. L'immense popularité accordée, dans sa patrie, au Hodja et à ses saillies permet, d'autre part, de voir en lui la personnification même de cette gaieté railleuse, égrillarde, souvent spirituelle, parfois grosse d'enseignements, qui fait la base de la conversation turque.

Nasr-Eddin-Hodja est une individualité absolument historique. Cantemir ⁽¹⁾ le donne comme en relations intimes avec Timour-lenk (Tamerlan), le farouche et fameux conquérant

(1) Tome 1^{er}, pp. 164 à 168. *Histoire de l'empire ottoman* traduite par De Jonquières. Paris, 1743, 4 vol. in-12.

Ce serait un travail aussi ennuyeux pour le lecteur que pour l'écrivain que de fouiller ce chaos en vue de déterminer soit la date approximative où chaque anecdote apparaît pour la première fois, soit son texte primitif et ses modifications successives.

Ce serait également, à notre avis, faire en pure perte dépense de temps que de rechercher quels auteurs européens ou orientaux ont présenté des récits plus ou moins semblables à ceux de Nasr-Eddin-Hodja. Ceux de nos lecteurs que de tels rapprochements intéresseraient pourront se reporter au travail publié en allemand, sur ce sujet, par M. Reinhold Kohler dans la Revue de Gottingue: Orient und Occident (3^e trimestre de 1862).

Pour former le présent recueil nous avons mis à contribution tous les volumes de facéties de Nasr-Eddin que nous avons pu consulter: trois manuscrits achetés à cet effet à Constantinople et en Egypte, la Chrestomatie ottomane de Dieterici, les manuscrits de la Bibliothèque nationale de Paris N^o 229, 236 et 395 de l'ancien fonds, 422, 423 et 424 du supplément; enfin, pour une faible partie, nous avons

puisé dans le recueil vulgaire de cent-vingt-six anecdotes si souvent réimprimé en Turquie et dont nous avons déjà donné une traduction française spécialement destinée aux étudiants désireux de se livrer, sur un texte facile, à l'exercice du thème et de la version.

Le Sottisier de Nasr-Eddin-Hodja, tel que nous les publions aujourd'hui, comprend tous les récits qui figuraient dans les diverses compilations consultées; nous n'avons laissé de côté qu'un très-petit nombre d'histoires absolument insignifiantes ou trop semblables à d'autres.

Ainsi nous avons pu constituer, pour l'offrir aux amateurs, la collection la plus étendue qui ait été jusqu'ici réunie, même en manuscrit, des plaisanteries si pittoresques et si vivantes de Nasr-Eddin-Hodja.

— Nous l'ignorons, effendi, s'écrie d'une seule voix toute l'assistance !

Le Hodja s'adresse alors de nouveau aux fidèles et dit :

— Quand vous le saurez je prendrai la peine de vous adresser la parole.

Le lendemain il monte de rechef en chaire et recommence son discours :

— O hommes, savez-vous aujourd'hui ce que je dois vous dire ?

L'assistance se consulte sur la réponse à faire et les uns répliquent : Nous le savons, d'autres nous l'ignorons.

— S'il en est ainsi, que ceux qui le savent en instruisent les autres, dit-il en descendant.

Le lendemain il monte de nouveau en chaire :

— Maintenant, ô hommes, savez-vous ce dont je dois vous entretenir ?

Cette fois l'assistance ne trouve rien à répliquer et reste silencieuse.

Alors Hodja Nasr-Eddin — la miséricorde de Dieu soit sur lui — élève la voix et dit :

— Rendez de grandes actions de grâces au Très-Haut, car s'il avait donné des ailes au chameau, cet animal aurait parcouru les airs

comme un oiseau et se serait échappé de même en volant.

— S'il avait volé, dit-on parmi les auditeurs, il aurait pu descendre sur nos maisons.

— Et que seriez-vous devenus, réplique le Hodja à ces impitoyables répondeurs, s'il en avait enfoncé le toit!

II.

Fiction légale.

Certain jour un esclave du Hodja s'échappe. Malgré de nombreuses recherches il n'en découvre ni trace ni indice et rentre chez lui après avoir perdu tout espoir de le retrouver.

— Hodja, lui demande sa femme, où l'esclave est-il allé?

— Où qu'il soit, répond le Hodja, et n'importe où il s'échappera, il sera toujours mon esclave, tandis que, s'il n'était pas parti, je l'aurais affranchi. C'est à lui qu'il a fait du tort.

III.

Déménagement inattendu.

Certain jour un voleur s'introduit chez le Hodja et ramasse, recherche et emporte les effets sans apercevoir Nasr-Eddin. Celui-ci se charge du reste de ses hardes, marche derrière le voleur et le suit pas à pas. Ils arrivent enfin à la maison du larron qui s'aperçoit alors de la présence du Hodja et s'écrie :

— Que viens-tu faire chez moi ?

— Nous avons sans doute loué cette maison, réplique le Hodja en plaisantant; aussi j'emménage. Vienne le premier du mois et nous aurons à payer le loyer en commun.

IV.

Leçon d'architecture.

Un jour le Hodja se tenait debout au pied du minaret d'une sainte Mosquée.

— Qu'est ceci ? lui demande-t-on.

Alors le Hodja examine attentivement le minaret et dit :

— C'était autrefois un puits; maintenant on l'a déblayé pour le mettre à sec, et on a fait sortir dehors la portion enfoncée.

Ainsi le rapportent les voisins.

V.

Gosier altéré court à l'eau.

On avait volé, certain jour, un fromage salé au Hodja. Aussitôt celui-ci accourt et se place au bord de la fontaine.

— Hodja, que viens-tu donc chercher ici en si grande hâte? lui dit-on.

— On vient y boire sans manquer dès qu'on mange du fromage salé, réplique le Hodja; j'en use ainsi moi-même. Aussi mon voleur ne failira-t-il point à y venir aussitôt qu'il aura mangé du mien.

VI.

Les crêpes battues.

Un jour le Hodja entre dans la ville de Koniah; tout en se promenant il arrive et s'arrête

pagne. Sans plus tarder le Hodja allume un grand feu, y jette tous les effets, et commence à faire cuire l'agneau.

Quelques instants après, quelqu'un de la compagnie dit aux autres :

— Voyons de quelle couleur est venu l'agneau que le Hodja a tué ; venez que nous le mangions.

Ils s'approchent, et s'aperçoivent que le Hodja a jeté au feu tous les habits :

— Es-tu fou ? pourquoi as-tu jeté nos effets au feu ?

— Eh ! Messieurs, réplique le Hodja, vous n'ajoutez donc pas foi à ce dont-vos discours m'ont persuadé ? Si c'est demain la fin du monde, qu'avez-vous besoin d'habits ?

XIX.

Un Juif adroitement dépouillé.

On rapporte que, par aventure, le Hodja fit, à certaine époque, cette prière : Seigneur, donnez-moi mille pièces d'or ; s'il en manque une seule je ne les prendrai point.

avait appuyée contre le mur. Pendant qu'il arrachait des carottes et des navets, il aperçoit le jardinier. Aussitôt il se hâte de monter sur son échelle. Le jardinier le voit et lui crie :

— Eh ! Hodja, que fais-tu-là ?

— Je vends des échelles ! répond-il.

— Où as-tu vu qu'on vendait ici des échelles ? poursuit le jardinier.

— Eh ! imbécile, tu n'es pas chargé de mon éducation. L'échelle est à moi ; je la porte vendre où il me plaît.

XLI.

Le comput du pot.

On raconte qu'une année, à l'époque du Ramazan, le Hodja se dit : Pour suivre exactement la marche du mois, j'aurai soin, chaque jour, de jeter une pierre dans un pot ; les trente jours achevés, ce sera le Baïram. Sur ce, il met un pot dans certain endroit, et, chaque jour du Ramazan, y met une pierre.

Le Hodja avait une petite fille ; elle y jette

XLIII.

Qui diffère de prendre, reste les mains vides.

Quelqu'un avait confié dix oies à Nasr-Ed-din pour les mener aux champs : en les faisant paître, l'une d'elles se perdit. La fin du mois étant arrivée, le Hodja va réclamer ses gages.

— Où l'une des oies est-elle passée? demande l'autre. Qu'est-elle devenue?

Le Hodja les compte et dit:

— Voilà! il y en a bien dix!

L'homme les compte à son tour et n'en trouve que neuf.

Une grande dispute s'élève alors entre eux. Enfin le Hodja s'écrie:

— La manière d'en finir est que nous amusions dix personnes et les placions dans un même endroit que les oies; chacun en prendra une, et s'ils se trouvent avoir chacun une oie, tout sera dit.

L'homme accepte la proposition; on opère comme il vient d'être dit: chaque individu se saisit d'une oie, et l'un d'eux se trouve en manquer. Celui-ci s'adresse alors au Hodja:

— Voilà, il n'en est pas resté pour moi. Comment allons-nous faire maintenant?

— Eh! l'ami, réplique le Hodja, il te fallait en prendre une pendant qu'il y en avait.

XLIV.

Nul ne résiste à l'attrait du gain.

On vint dire un jour au Hodja qu'un étudiant se noyait :

— Comment ferons-nous pour le tirer de l'eau? lui demande-t-on.

— Quelqu'un de vous, répond le Hodja, n'a-t-il point une bourse? Faites-la voir au noyé, il pensera que vous allez lui donner de l'argent et sortira.

XLV.

Chacun croit que les autres s'occupent de lui.

Un jour qu'il se promenait au marché, le Hodja trouve un aspre. Il le ramasse, monte sur une élévation, et dit:

— Pourquoi tous ces gens continuent-ils d'aller et venir; c'est vraiment étonnant, puisque l'aspre perdu est maintenant retrouvé!

XLVI.

Qui paie a le plaisir.

Un jour que le Hodja devait aller au marché, les enfants (ses élèves) s'assemblent autour de lui et commencent à lui demander chacun une flûte.

— Cher Hodja, apporte-moi une flûte, s'écrie l'un; apporte-moi une flûte, dit l'autre!

— Très-bien, gamins, leur répond-il à tous, j'en apporterai, mes enfants.

Cependant, l'un d'eux, en lui disant: apporte-moi une flûte, lui avait remis un aspre.

— C'est toi, s'écrie alors le Hodja, qui joueras de la flûte.

XLVII.*Cadeau de paysan coûte cher.*

Certain jour un paysan arrive chez le Hodja, il apportait un lièvre; on le logea cette nuit-là. Environ quinze jours après, plusieurs individus viennent à leur tour demander l'hospitalité.

— Nous tous que voici, disent-ils, sommes les voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre la semaine dernière.

Le Hodja les héberge également mais non sans répugnance. Quelques jours se passent et d'autres gens se présentèrent encore à titre d'hôtes.

— Nous sommes, disent-ils, les voisins des voisins de celui qui vous a apporté un lièvre.

Le Hodja les reçoit chez lui. Le soir venu, il verse un peu d'eau dans un vase et le place devant eux.

— S'il vous plaît! leur dit-il pour les inviter à commencer leur repas.

— Qu'est-ce ceci, Hodja? s'écrient-ils. Il n'y a là rien à manger: c'est de l'eau claire.

— C'est, répond le Hodja, la sauce de la sauce du lièvre.

LV.

Ce qui est différé n'est pas perdu.

Un jour un bœuf entre dans le champ du Hodja; celui-ci l'aperçoit sur ses cultures, met le bâton à la main, et s'apprête à le frapper. Mais l'animal prend la fuite dès qu'il l'aperçoit : le Hodja le poursuit, mais ne peut l'atteindre.

Plusieurs jours s'étaient passés quand le Hodja reconnaît ce bœuf attelé à la charrette d'un Turc qui se rendait au marché. Il met de nouveau le bâton à la main et commence à battre l'animal.

— Eh! l'homme, s'écrie le Turc, es-tu fou? Pourquoi frappes-tu un bœuf qui ne fait rien de mal?

— Tu dis des bêtises, Turc ignorant, réplique le Hodja; l'animal sait bien le motif des coups qu'il reçoit.



— Voilà , mon bey , regardez ! fit alors le Hodja.

Le bey fait un signe ; les tambours exécutent un roulement, les oies s'effraient, chacune se pose sur deux pattes et commence à courir.

— Maintenant, s'écrie le bey, les voici sur deux pattes.

— O mon bey, réplique le Hodja, par la force des baguettes, on pourrait bien te faire marcher toi-même sur quatre!

LXIII.

Moyen d'effrayer un conquérant.

On raconte que Tamerlan vint une fois près de la ville où résidait le Hodja. Les habitants se réunissent, vont trouver Nasr-Eddin et le prient d'empêcher Tamerlan de traverser leur ville. Sur le champ le Hodja fabrique un turban de la grandeur d'un roue de char, monte sur un âne, et s'en va à la rencontre de Tamerlan. Il le joint. Celui-ci remarque la chose et dit:

— Hodja ! quel est ce turban ?

— Nous allons, lui dirent-ils, poser trois questions à vous autres Musulmans; si vous en trouvez la solution, nous adopterons votre religion.

Le padischah assemble ses savants, et leur ordonne de répondre aux moines. Ils en furent incapables.

— S'il peut leur être donné réponse, dirent-ils au padischah, ce ne sera que par Nasr-Eddin-Effendi.

— Le padischah dépêche un courrier au Hodja pour l'inviter à venir. Nasr-Eddin monte sur son âne et arrive.

— Parlez, dit le Hodja aux moines. Quelles sont vos questions?

— A quel endroit est le milieu de la terre? dit l'un d'entre eux ⁽¹⁾.

— J'ai pensé à cette question, réplique le Hodja; il se trouve entre les jambes de mon âne qui est là debout.

— Quelle preuve en as-tu? réplique le moine.

— Si tu ne crois pas, dit le Hodja, prends une corde et mesure.

(1) Il s'agit ici de la cosmographie ancienne qui considérait la terre comme un objet plat, approximativement rond, et entouré d'eau.

Le lendemain sa femme s'aperçoit que le Hodja n'était point rentré, elle s'en va à la montagne pour chercher à le découvrir. Celui-ci, étendu, gisant à terre, l'appelle et dit: — Hélas! ma femme, ne me vois-tu donc pas? Me voici étendu et mort. Cours vite en porter la nouvelle aux gens du village, qu'ils viennent m'emporter.

La femme s'en va annoncer la chose aux villageois; ceux-ci arrivent, enlèvent le Hodja et l'emportent pour le mettre dans un tombeau. Chemin faisant, il se trouve une rivière à traverser. Ils ne savaient comment la passer, et allaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Hodja lève alors la tête:

— Quand j'étais vivant, leur dit-il, c'est par là que je passais!

Ils traversent alors, tout en le portant, le placent enfin dans un tombeau et se retirent. En cet instant, le Hodja entend un bruit de clochettes et de sonnettes.

— On va m'interroger, se dit-il (1).

(1) Les Musulmans croient qu'à peine enterrés deux anges, l'un bon, l'autre mauvais, viennent les interroger sur les actes de leur vie.

LXXVIII.

Un mari attentif.

La femme du Hodja lui dit un jour :

— Fais-moi présent d'un foulard de soie de Yemen rouge, pour mettre sur ma tête.

Le Hodja étend les bras et dit :

— Est-ce assez comme cela ? Cette largeur suffit-elle ?

Quelqu'un se rencontre sur son chemin pendant qu'il allait au marché les bras toujours étendus.

— Prends garde où tu marches, l'homme, lui crie le Hodja, tu vas me faire perdre ma mesure !

LXXIX.

Un mari docile.

— Tu devrais bien sortir un peu, lui disait un jour sa femme.

Sur cela, il s'en va dans la ville et ne rentre pas. Plusieurs jours se passent. Le Hodja rencontre alors un homme de ses amis.

— Qu'y a-t-il donc sur toi? lui demandait-on.

— J'étais en retard pour la leçon, répliqua aussitôt le Hodja; nous nous hâtions, ce pauvre diable de nègre et moi; il transpirait: c'est sa sueur que vous voyez.

LXXXIII.

Exemple du respect dû à Dieu.

Le Hodja et un autre homme cheminaient un jour de compagnie. Par aventure, un cavalier s'avancait en sens contraire. Il s'approche d'eux et s'adresse à celui qui était à côté du Hodja.

— Place-toi promptement devant moi, lui dit-il, pour me servir de guide.

— Je suis, répliqua l'autre, le domestique et l'esclave d'un tel.

Il se tire d'affaire de cette façon.

— Alors, dit le cavalier au Hodja, viens toi, sois mon guide.

— Je suis, répondit celui-ci, le serviteur et l'esclave du Dieu très-haut.

ceau; prends garde que les oiseaux ne mangent pas le boulgour déjà préparé; bats le lait pour en faire du beurre, et écrase à nouveau du boulgour avec le moulin que nous faisons cuire du pilaf (riz ou pâte que l'on plonge dans l'eau bouillante et que l'on arrose ensuite de beurre brûlant).

Le Hodja commence par prendre un bonnet garni de sonnettes, le fixe sur sa tête avec une corde, s'attache dans le dos le bâton à battre le beurre, ainsi que le berceau, et pour le faire tourner, place devant lui le moulin. Il balance alors sa tête et, par ce moyen, il remue le berceau, agite le lait et secoue sur sa tête le bonnet aux sonnettes dont le bruit éloigne les oiseaux du boulgour. Pendant que le Hodja, de cette façon, gardait le boulgour, tournait le moulin, battait le beurre et travaillait à deux ou trois choses à la fois, l'enfant s'éveille et commence à pleurer dans son berceau. Le Hodja voit que bercer l'enfant ne l'apaise point, et se voit forcé de le sortir de son berceau. Il écarte ses jambes, l'assied entre elles, sort certain bâton et le met entre les mains de l'enfant comme un jouet. Celui-ci commence à

alors de la présence d'un homme auprès de son antre, accourt, se jette sur le Hodja, le force à s'éloigner de l'entrée et se précipite dans la tanière. Le Hodja, par pitié pour son amad, saisit à deux mains la queue du loup et ne la lâche point. L'animal se met alors à gratter de toutes ses pattes et soulève une poussière qui atteint l'amad. Celui-ci en a bientôt les yeux remplis et se met à crier de l'intérieur :

— Hodja, qui cause toute cette poussière ? cesse donc d'en soulever.

— Si la queue cassait, lui crie le Hodja, tu verrais bien une autre poussière ! —

Telle est cette parole encore aujourd'hui employée en commun proverbe par des millions de personnes.

XCI.

L'ignorant en remontre à son maître.

Un jour le Sultan Ala-Eddin se préparait à festoyer les gens les plus distingués. Il invite naturellement le Hodja. Celui-ci se présente accompagné de son amad. Arrivés auprès du

Sultan, ce dernier traite le Hodja avec honneur et respect et lui offre une pomme qu'il tenait à la main. Celui-ci l'accepte et se met sans plus tarder à mordre dedans. L'amad tire le Hodja à part et lui dit :

— Fi! Hodja, comment peux-tu commettre pareille incivilité? Quand un Sultan vous donne une pomme, on ne la mange pas aussitôt en sa présence.

— Il n'est donc pas convenable, demande le Hodja, de manger devant lui?

— Non, réplique l'amad, il faut mettre cela dans son sein.

On sert ensuite le souper. Le Sultan fait assoir le Hodja près de lui, lorsqu'on s'apprête à commencer le repas. On place bientôt au milieu des invités un lièvre par dessus lequel on avait versé du iouhourt (sorte de lait caillé). Le Sultan, pour faire politesse au Hodja, met sur du iouhourt une cuisse du lièvre et place le tout devant le Hodja. Ce dernier, sans hésiter, le prend et le verse dans son sein.

— Eh! Hodja, s'écrie le Sultan à cette vue, pourquoi en uses-tu de la sorte? Tu commets là une bien grande incongruité.

— Mon Sultan, réplique le Hodja, j'ai cru ce que me disait mon amad, qu'il n'était pas bien de manger ici.

XCII.

Arabes mauvais linguistes.

On avait envoyé le Hodja en Arabie pour certaine affaire. Il s'y rendit accompagné de l'amad. Les princes arabes offrent un repas au Hodja. Pendant la conversation, celui-ci s'oublie fort bruyamment. Une fois dehors l'amad lui dit :

— Comme tu es mal élevé, Hodja, tu nous couvres de honte !

— A quel propos parles-tu de modestie ? réplique l'autre.

— A propos de ton pet, fit l'amad.

— Eh ! l'ami, reprend le Hodja, pourquoi se montrer honteux de cela ? Le mot que tu dis appartient à notre langue ⁽¹⁾, et les Arabes ne la connaissent point.

(1) Dans le texte il y a : est Turc.

il dépêche un mouhzer (sorte d'huissier), chez le Hodja : — Va , lui dit-il, le trouver; hier, nous lui avons donné un heudjet où s'est glissé une erreur, rapporte-le que nous en écrivions un autre. — Le mouhzer part, arrive à la porte du Hodja et frappe. Le Hodja sort. Le mouhzer du seigneur cadi lui fait sa commission.

— Avec tout le respect que je dois au seigneur cadi, réplique le Hodja, je trouve le heudjet en parfait état; s'il s'est glissé quelque erreur, ce ne peut être que dans le miel.

XCIV.

Plaisanterie faite à un juge vénal.

Un jour le Hodja se trouvait avoir un procès avec un autre individu. Ils s'en vont chez le cadi. Le Hodja fait signe à celui-ci en mettant la main dans son sein; par suite le juge donne raison au Hodja. — L'autre plaideur parti, le juge s'adresse à Naïr-Eddin et lui dit:

— Donne-moi maintenant ce que tu m'as promis.

— Je ne t'ai point fait signe que je te donne-



— Quel malheur, dit-il; s'il avait eu sa queue, je l'aurais acheté!

— Conclue toujours le marché, fit le Hodja, la queue n'est pas loin.

CIII.

D'où l'eau vient-elle au moulin à vent?

Un jour le Hodja Nasr-Eddin aperçoit un moulin à vent; il n'en avait encore vu aucun. Aussitôt il s'adresse à un passant.

— Comment appelle-t-on ceci?

— On appelle cela un moulin à vent, répond l'homme.

— Et de quel endroit l'eau vient-elle à ce moulin? répond le Hodja.

— Celui-ci est un moulin à vent.

— J'ai compris, j'ai compris, poursuit le Hodja; tu as bien parlé, mais d'où l'eau vient-elle à ce moulin?

Encore aujourd'hui cette parole, connue de mille personnes, est citée comme proverbe ⁽¹⁾.

(1) Cette historiette est une critique dirigée contre les inventions; d'où l'eau vient-elle, signifie: d'où viendra la clientèle, le bénéfice.

Celui-ci s'évanouit ; sa femme arrive à ses cris. Peu après il revient à lui, ouvre les yeux, regarde et voit sa femme assise auprès de lui.

— Ne pleure point, ma femme, dit le Hodja, si j'ai souffert, maintenant mon désir est satisfait.

CV.

Faux témoignage.

Un jour le Hodja avait pris la pelote de fil, assez légère, d'une femme.

— On m'avait fait beaucoup de fil, disait celle-ci ; il était près d'atteindre le poids d'un bathman (treize livres environ), mais on m'a pris la pelote.

Le Hodja se trouvait là. Il n'y tient pas, découvre le fil, et le tenant dans sa main, dit à la femme : — Eloigne-toi d'ici, va cacher ta honte.

CVI.

La fontaine réprimandée.

Le Hodja allait boire à une fontaine. Il aperçoit un bâton enfoncé dans le goulot ; il retire le bâton. L'eau s'échappe alors avec violence, coule sur lui et lui mouille la tête. Il se rejette en arrière et dit : — Folle que tu es ; tu coules à flots ! Voilà pourquoi on te fourre un bâton dans le derrière.

CVII.

Dispute entre ignorants à propos d'un savant.

Un jour que le Hodja suivait son chemin, il rencontre un turcoman.

— Quel est ton métier ? dit-il au Hodja. Es-tu Faqui ? (jurisconsulte ou sous juge).

— Oui, répond le Hodja.

— Maintenant, nous n'avons point de faqui dans nos tentes ; viens, dit-il, aussitôt ton arrivée tu deviendras notre faqui.

Le Hodja ne fait aucune opposition ; ils s'en

— Hodja, lui dit-il, quel est ton secret désir?

— Je voudrais un plat de pilaf, dit le Hodja.

Le riche fait aussitôt cuire du pilaf et l'apporte. Le Hodja dévorait le pilaf avec avidité.

— Ne te sera-t-il point mauvais de manger autant de pilaf? demandait le donateur au Hodja.

— Ce qui ne fait pas de mal, réplique le Hodja, ne fait pas non plus de bien.

CXIV.

Pédantisme hors de saison.

Un jour le fils de Hodja tombe dans un puits. On vint rapporter le fait au père. Aussitôt le Hodja court au bord du puits et crie d'en haut:

— Fils, es-tu là-dedans?

— Mon petit père, dit le fils d'en bas, porte-moi du secours, je te prie, pour m'aider à sortir.

— Il est inutile, répond le Hodja, que j'aille

— Tâtez, leur dit-il, le pouls de celui-ci. On verra d'où cela vient.

Les médecins lui tâtent le pouls et l'examinent.

— Quelques mets, disent-ils, lui ont monté à la tête et troublé l'esprit.

— Qu'on lui porte pendant quarante jours, dit Haroun, des plats légers de ma cuisine royale; s'il plaît au Dieu tout puissant, une transformation et un changement s'opéreront dans sa manière d'être.

On nourrit ainsi cet individu pendant quarante jours. Au bout de ce temps on le ramène devant le calife.

— Es-tu encore prophète? lui demande celui-ci.

— O Haroun! réplique-t-il, après les jouissances dont tu m'as comblé, je ne prétendrai plus être un prophète, mais bien un Dieu.

CXXI.

Le sultan et le musicien.

On raconte qu'un Sultan sortit une fois de son palais le matin de bonne heure. Il partait

CXXVI.

La viande séchée.

On raconte qu'un personnage de Constantinople fut désigné autrefois pour être cadi de Jérusalem. Il prend passage sur un vaisseau et s'y rend avec toute sa suite. On allait lever l'ancre et le navire allait se mettre en marche quand un Juif accourt et monte à bord. Il portait deux corbeilles où il ne semblait y avoir rien autre que des habits, et prie le Juge de prendre ces paniers avec lui. Celui-ci les fait remettre par le Juif à quelqu'un de sa suite qui se trouvait là. Le Juif parti, l'autre s'aperçoit que, dans les corbeilles, se trouvait beaucoup de pasterma (viande séchée). Il en coupe aussitôt un morceau et le trouve de son goût, aussi ne se fît-il point faute d'en manger pendant le reste du voyage si bien qu'il n'en restait plus quand ils arrivèrent au port de Jaffa. Tout le monde débarque et arrive sans encombre à Jérusalem.

Le serviteur du cadi se reprochait en lui même d'avoir mangé le pasterma du Juif, mais il

— Viens, mon mari, que nous fassions bâtir un kiosque.

— Très-bien, répond-il.

Après avoir accompli le désir de sa femme, il allait s'endormir, quand celle-ci lui dit :

— Bâtissons, je t'en prie, mon mari, un kiosque pour ma fille.

— Très-bien, dit l'autre.

Quelques moments après, sa femme l'invite encore à bâtir un kiosque. Il la satisfait de nouveau; mais, enfin, à force de réitérer, il n'en pouvait plus, et sa femme réclamait encore un kiosque.

— Arrêtons-nous, fait alors le mari; Dieu, au lieu d'être satisfait, se fâcherait à la fin contre nous, si nous l'oblignons à bâtir tant de kiosques à notre intention.

CXXX.

Distribution intéresse.

Menla-Djami se trouvait par hasard cueillir des pêches dans son jardin quand survint le

— Est-il vrai, lui demande celui-ci, que tu émettes la prétention d'être prophète?

— Oui, répond cet imbécile.

— Eh bien, poursuit le Sultan, fais-nous un miracle.

— Dites-moi celui que vous désirez.

A ce moment un ouvrier apporte une serrure au monarque, et lui dit qu'on ne la pouvait ouvrir qu'avec onze clefs.

— Eh bien, dit alors le Sultan à l'accusé, ouvre-nous cette serrure sans clef.

— Ai-je dit, réplique cet insensé, que j'étais prophète, ou ai-je dit que j'étais serrurier?

CXXXIII.

Juif pendant le carême, musulman au Baïram.

On rapporte qu'un musulman avait passé sa vie dans l'observance des préceptes mahométans. Certaine année, il se mit, pendant le Ramazan, à manger avec les Juifs. Il se disait converti à leur foi; mais, au baïram (carnaval), il leur déclara n'être point leur coreligionnaire.

— Vraiment, réplique Desdar Oglou, j'en ai plus qu'il ne m'en faut. L'un chasse la perdrix, l'autre la caille, un autre encore la gelinotte.

— Il vous en manque cependant un, poursuit le plaisant.

— Et lequel?

— Celui qui aurait cherché et découvert du riz dans cette soupe.

CXLI.

*Qui s'occupe des affaires des autres
perd le repos.*

Certain jour le Hodja arrive chez lui.

— Femme, dit-il, prépare ce soir un pilaf, que nous nous couchions bien repus, car je me sens vraiment dépourvu de toute tristesse.

La femme fait cuire le pilaf; ils le mangent et se mettent ensuite au lit. A peine étaient-ils couchés qu'on frappe à leur porte.

— Va, femme, dit le Hodja, voir ce que c'est.

La femme s'approche de l'huis.

— Qui est là? dit-elle.

— Mon ânesse a mis bas, dit un voisin, mais le petit n'a ni queue ni oreilles.

— Que veut-on? demande alors le Hodja.

— On ne nous demande rien, réplique la femme; c'est seulement notre voisin dont l'ânesse a mis bas un petit sans queue ni oreilles.

— Je ne puis rester couché, dit alors le Hodja, car, maintenant, je ne suis plus tranquille.

— Et quel est, demande sa femme, le motif de ta préoccupation?

— Si cet ânon, poursuit le Hodja, atteint l'âge de deux ou trois ans, si on l'emmène dans le bois, et si alors il se trouve de la boue dans le chemin, où s'attachera-t-elle après lui, privé de queue et d'oreilles comme il l'est? C'en est fait de ma tranquillité, levons-nous, ma femme!

CXLII.

Un signe précurseur de la fin du monde.

Certain jour le Hodja atteint le bord d'une rivière; il satisfait alors certain besoin et voit



ensuite surnager ce dont il s'était débarrassé.
— La fin du monde approche, s'écrie-t-il à cette vue, cela ne fait pas de doute, puisque cet objet immonde nous enseigne à nager et à passer l'eau.

CXLIII.

Question sur le jugement dernier.

— Quand donc arrivera, demandait-on au Hodja, le tumulte prédit?

— De quel tumulte parlez-vous, réplique le Hodja; du grand ou du petit?

— Qu'est-ce donc que le grand et le petit?

— Le petit est celui que fait ma femme; le grand arrive quand c'est moi qui me mets en colère.

CXLIV.

Un sultan endurent.

Certain jour le Sultan Mourad et Hussein Pacha, le fou, se promenaient incognito et dé-

guisés en derviches auprès du Bosphore. Arrivés à un lieu de promenade publique, ils désirent alors prendre le café.

— Mon Padischa, dit Hussein Pacha, puisque nous n'avons pas de feu, je m'en vais ramasser du bois.

Il en va chercher. Le Padischa en fait un tas et se met à souffler le feu; mais, par distraction, il le laisse prendre beaucoup trop. Hussein Pacha s'en aperçoit.

— Polisson, fils d'une putain d'esclave! crie Hussein Pacha, pour rappeler son attention, et comme il aurait dit à son domestique, et sans penser à l'allusion qu'il faisait à la naissance des sultans, tous issus d'esclaves.

— Heureusement, dit le Padischa, que tu as parlé de cette façon par plaisanterie, car autrement je t'aurais tué.

CXLV.

Réflexion faite à propos d'un tambourineur.

Il existait autrefois un joueur de tambour dont la femme, disait-on à un jeune élégant de



Bassora, dépérissait des coups que son mari lui donnait chaque nuit.

— Ce doit être vrai, réplique l'auditeur; car, où l'on frappe le tambour, il n'y a ni paix ni tranquillité, tant le maître est habitué à battre la peau d'âne.

CXLVI.

A bon chat bon rat.

Un jeune homme sans expérience avait apporté avec lui un petit assortiment de porcelaines de Chine. Arrivé au port, et sur le point de débarquer, il conçut le projet de faire porter ces porcelaines sans rien donner, pour sa peine, au portefaix.

— De quel pays es-tu? dit-il à l'un des porteurs.

— Je suis, répond l'autre, d'Anatolie et de Tach Keupru.

— Voilà, pense le client, un imbécile de Turc; si tu portes, ajoute-t-il tout haut, ce fardeau à mon caravansérail, je te donnerai trois bons avis.

nous, fais qu'on t'appelle au dehors. Commande alors à ta femme de ne se coucher qu'après que je le serai moi-même, quoique je puisse dire et quelles que pressantes soient mes instances. Une fois cet ordre donné, éloigne-toi.

Le frère invite le Hodja comme il avait été convenu ; après l'appel à la prière du soir, ils se trouvaient ensemble tous trois quand, selon le programme, on vint appeler le maître de la maison. Celui-ci donne à sa femme l'instruction indiquée et s'éloigne. Le Hodja resté seul avec sa belle-sœur, ne dit plus un mot ; celle-ci fatiguée de rester debout indéfiniment, commence à sentir les atteintes du sommeil.

— Effendi, dit-elle au Hodja, souffrez qu'on vous prépare un lit ; vous prendrez un peu de repos.

— Je ne désire point me coucher, répondit-il.

— Et pourquoi ne le voulez-vous pas ?

— J'ai peur que, si je me couche, les souris ne viennent me manger la tête.

— Et comment, quand vous êtes chez vous, évitez-vous cet inconvénient ?

— A la maison, quand je me couche, je place ma tête entre les mains de ma femme ;



elle laisse la chandelle allumée; puis, un peu après, quand elle veut dormir elle-même, une esclave prend sa place.

— Nous ferons de même, répond la femme.

Alors les servantes esclaves préparent un lit. La dame s'assied et prend entre les mains la tête du Hodja; bientôt fatiguée, elle appelle une de ses esclaves et la charge du même soin. Peu après, la maîtresse et les autres femmes cèdent au sommeil. Alors le Hodja se lève sans bruit, souffle la chandelle, sort le jouet des dames (*sik*, en turc) et le place entre les mains de l'esclave, se couche et se met à imiter le cri de la souris. La belle-sœur s'éveille à ce bruit et s'aperçoit que la chandelle est éteinte et la servante endormie.

— Méchante créature, lui crie-t-elle, pourquoi t'endors-tu? Voilà que les souris vont ronger la tête de l'effendi!

— Je ne sais si ce n'est déjà fait, répond l'esclave; car je la trouve maintenant bien petite.

La dame se met alors à injurier la jeune fille; elle rallume la chandelle et reconnaît quel objet son esclave avait entre les mains. Aus-

tu m'as dit alors : Te voici maintenant lavé de tout péché ; tu es maintenant comme si tu sortais une seconde fois du ventre de ta mère.

— Ce sont là mes paroles, fait le cadî.

— Eh bien, poursuit le vieillard, il n'y a que six mois de cela ; un enfant aussi jeune fait-il donc la prière ?

CL.

L'huitre et les plaideurs.

Deux hommes étaient autrefois en procès à propos d'un bœuf. Chacun, à l'insu de son adversaire, remet deux cents aspres au cadî pour le gagner. L'affaire appelée à l'audience, les plaideurs amènent le bœuf.

— Que vaut ce bœuf ? demande le cadî à celui qui le tenait.

— Il vaut quatre cents aspres, répond l'autre.

— Eh bien, poursuit le cadî, qu'avons-nous à nous en occuper davantage ? Chacun de vous m'a donné deux cents aspres ; il n'y a donc plus à s'occuper de l'animal.



— C'est là un divan dont le sens échappe aux vulgaires poètes de ce temps.

— C'est bien vrai, fait Menla-Djami; car je n'en ai pas compris un mot.

CLVI.

Bon avis donné à un méchant barbier.

Un jour Bani-Tchokar s'en fut au bain. Un garçon baigneur, de ceux qui ne rasent point, arrive et le veut froter avec le gant de laine.

— Je ne désire point être frictionné, dit alors Bani; rase-moi la tête.

Il s'aperçut bientôt que le rasoir ne coupait point.

— Prends-garde, maître, s'écrie-t-il alors; tu vas me raser, si tu n'y prends garde!

CLVII.

Réflexion villageoise.

Autrefois un cadî, en tournée d'inspection dans la campagne, atteint un village des en-

poule; elle l'apporte à son mari. A ce moment un mendiant vient frapper à la porte.

— Pour l'amour de Dieu, disait-il, donnez-moi quelque chose.

L'autre méprise cette demande et renvoie le pauvre les mains vides.

Le temps se passe. Le malheur atteint l'avare; il se trouve bientôt dénué de toutes ressources. Réduit à cet état, il se dispute un jour avec sa femme, et s'en sépare. Celle-ci prend alors un autre mari. A quelque temps de là, par la permission divine, elle lui fait cuire une poule et la place devant lui. Un mendiant vient frapper à la porte.

— Pour l'amour de Dieu, disait-il, donnez-moi quelque chose.

Sur le champ le mari prend la poule toute entière et la donne à sa femme.

— Porte-la, dit-il, à ce pauvre homme.

La dame obéit et reconnaît dans le mendiant qu'elle trouve à la porte son premier mari. Elle retourne auprès de son nouvel époux et lui raconte cette étrange rencontre.

— Chère femme, s'écrie alors celui-ci, apprends que je suis venu autrefois demander la



CLXXII.

Les serviettes à ablutions.

Un jour le Hodja dit à sa femme: prépare un bon plat de youhourt que je le porte à Tamerlan demain matin; je le veux avoir dès le matin, dit-il.

La femme prépare le youhourt, et le lendemain, dès l'aube, le Hodja enveloppe le plat dans des serviettes à ablutions, toutes brodées, l'emporte, arrive auprès le Tamerlan et le lui présente encore enveloppé des mouchoirs.

— Qu'est ceci? demande Timour.

— Je vous ai apporté, réplique le Hodja, ce youhourt frais pour que vous le mangiez, et ces mouchoirs pour vous essayer après les ablutions.

Timour dénoue les serviettes, en sort le youhourt, puis les prend à la main, regarde la broderie et la trouve mauvaise.

— Je voudrais, dit-il, me torcher de la main qui a brodé ces serviettes.

— La main qui les a brodées est loin, ré-

cède la place d'honneur. On se trouvait dans la saison d'été et pendant l'une des plus chaudes journées, aussi le seigneur cadi se trouvait-il en transpiration. Alors les esclaves le débarrassent de son vêtement, qu'elles placent dans un coffre; il reste en caleçon, en petit gilet et la tête couverte seulement du petit bonnet qu'on met sous le turban.

Ainsi mis à son aise l'effendi s'assied sur le lit et la dame, également vêtue à la légère, vient se placer auprès de sa Seigneurie. Peu après ils se mettent à prendre une légère collation et boivent quelques coupes de vin. La chaleur aidant, le cadi est bientôt gris. A ce moment, la demoiselle fait un signe; on couche l'effendi sur le lit et les esclaves s'éloignent, laissant enfin seuls leur maîtresse et le cadi. Le Hodja se tenait toujours coi.

La dame se sent alors en bonnes dispositions: elle et le cadi se jettent dans les bras l'un de l'autre, ils se mettent à folâtrer et à échanger des baisers. Le cadi saisit le moment et dénoue promptement le vêtement de la dame et l'en débarrasse. Cela fait, la parole revient à celle-ci.

— Savez-vous effendi, quelle sorte d'amour mon cœur désire ?

— Je ne sais, reine de mon âme ; je n'en connais pas d'autre que l'amour remuant.

— Celui que j'aime, réplique la dame, est l'amour de la bataille.

— D'après mon expérience, reprend le cadî, c'est le remuant qui est préférable.

— Appelons ma serrure, dit alors cette fine mouche, la forteresse blanche, et votre clef le prince rouge. Quand je me renverserai et découvrirai la forteresse blanche, faites paraître, de votre côté, le prince rouge ; qu'il marche à l'assaut de la forteresse blanche, suive son droit chemin, en force la porte et y pénètre en vainqueur.

— Ils font, se dit à ces mots le Hodja, le projet d'une guerre ; mais il leur manque un timbalier pour sonner l'assaut ; quand ils en seront là, je le ferai battre.

A ce moment la demoiselle se couche sur le dos, la forteresse blanche se montre au seigneur cadî ; celui-ci ne se sent plus d'impatience, saisit le prince rouge et le mène à l'attaque. Aussitôt la porte forcée, Nasr-Eddin fait un signe à son fils.

— Bats le tambour, dit-il, car bon assaut ne se donne sans qu'on batte la charge.

Celui-ci saisit ses baguettes et exécute le roulement indiqué. Au moment où ce bruit éclate dans l'armoire, le cadi et la dame prennent peur.

— Ce n'est pas là un bon signe, se disent-ils. Ils quittent précipitamment le salon, traversent la chambre d'entrée et ne s'arrêtent qu'arrivés en bas. Ils se regardent alors mutuellement tout étourdis et sans pouvoir parler, muets de surprise qu'ils étaient.

Le Hodja, de son côté, voit dans cette aventure une occasion de butin. Il sort de l'armoire à la literie, ouvre le coffre et s'empare du paquet de vêtements du cadi ainsi que de son turban, puis, sans plus tarder, il descend par l'échelle, entre à l'écurie où la mule du cadi était attachée auprès de son âne, place les habits dans la sacoche, confie l'âne à son fils, délègue lui-même la mule, sort de la maison et arrive chez lui. Il y attache la monture du cadi, serre le turban et les habits, puis s'assied.

— Où as-tu trouvé, lui demande sa femme, ces effets et cette mule?

— Ils m'appartiennent, réplique le Hodja, comme tombés entre mes mains à titre de butin.

Pendant que le Hodja se réjouissait dans son cœur et goûtait chez lui un doux repos, le cadî et la dame étaient, comme nous l'avons dit, descendus tout épouvantés de la chambre où ils se tenaient.

— Il faut, se disaient-ils, qu'il s'y trouve un esprit. — Aussi n'osaient-ils y remonter. La dame appelle une esclave; celle-ci arrive.

— Monte, lui commande sa maîtresse, chercher, là haut, les habits du seigneur cadî.

L'esclave, également effrayée, gravit lentement et avec mille précautions l'escalier qui conduisait au salon; elle regarde dedans par la porte de la chambre et ne voit personne; elle visite l'armoire à la literie et le coffre sans rien découvrir, puis elle descend.

— Il n'y a là haut, dit-elle à la dame et à l'effendi, ni démon, ni esprit.

Ceux-ci, encore agités de mille appréhensions, montent et s'asseyent.

— Ce n'était pas là un bon signe, dit encore le seigneur cadî, toujours effrayé; remet-

bouche se ferme si bien là-dessus qu'il n'en sorte même pas une parole.

Sur ce, le seigneur cadi, autant pour satisfaire au désir du Hodja que pour sa propre tranquillité, lui remet vingt pièces d'or, en lui recommandant de nouveau de ne rien laisser transpirer au dehors.

— Comment pourrait-on en entendre parler? dit le Hodja. Tout cela restera entre nous, surtout si à la place du petit du chameau vous voulez bien me donner la mule. C'est là tout ce que je vous demande encore.

— Fort bien, dit alors le cadi, et il donne des ordres en conséquence à ses domestiques. Ceux-ci amènent la mule au Hodja, et la lui présentent; aussitôt ce dernier fait ses adieux au seigneur cadi, se met en selle et s'en retourne chez lui.

Depuis lors, il n'a point cessé de porter les habits, le manteau et le turban du juge, et de monter sa mule; de plus, à ce que l'on raconte, il n'en a communiqué le secret à personne.

CLXXV.

Un mort loquace.

Certain jour Hodja Nasr-Eddin s'en fut couper du bois dans la montagne. Il se place sur une grosse branche et commence à l'attaquer. Quelqu'un survient alors et lui dit :

— Ne coupe pas cette branche; tu vas tomber!

Le Hodja feint de ne point l'entendre, continue et tombe bientôt avec la branche. Aussitôt, il court après l'avertisseur et s'écrie :

— Puisque tu as prédit le moment de ma chute, tu dois pouvoir m'indiquer celui de ma mort; dis-le moi de suite que je sache en quel temps je quitterai ce monde.

— Quand tu auras fini de couper du bois, réplique l'homme, et quand tu auras chargé ton âne, si celui-ci, en retournant chez toi, pète à huit reprises, tu mourras.

Le Hodja charge l'âne bientôt après, le fait marcher devant lui et poursuit son chemin. L'âne s'oublie une première fois.

pour le voyageur. Celui-ci se couche; les époux en font autant de leur côté. Un moment après, le mari fatigué s'endort; aussitôt la femme se lève sans bruit et s'en va trouver le marchand. Ils se divertissent ensemble; mais la femme ne le trouve pas si bien armé qu'il l'avait d'abord dit.

— Mais, l'ami, lui dit-elle, tu m'avais de beaucoup exagéré tes avantages; il n'y a là rien qui vaille!

— Ah! madame, réplique le galant, j'en ai plus que vous n'en voyez; mais j'ai été contraint à le mettre en gage, il y a quelque temps.

— Combien, poursuit l'éveillée, as-tu emprunté dessus?

— Vingt ou trente tomans⁽¹⁾, réplique-t-il.

La dame les lui donne aussitôt en lui recommandant bien d'aller retirer son gage et de le rapporter la nuit prochaine sans faute.

Au matin, le marchand se lève et s'en va de nouveau offrir du raisin dans le village. A l'approche de la nuit il se demande comment

(1) Pièces d'or de la valeur de douze francs environ.

— A Kara-Hissar, réplique le Hodja, je me suis découvert et j'ai regardé mon bâton de jeunesse (virgâ) pendant sur ma bourse; ici je me suis découvert et j'ai regardé; il en était de même.

CLXXXI.

Prévoyance divine.

Un jour le Hodja monte en chaire et prêchait: Remercions, musulmans, le Dieu véridique et tout-puissant de ce qu'il ne nous a point placé le derrière dans la main, car nous nous serions sali le nez plus de cent fois par jour!

CLXXXII.

Tentation évitée.

Une autre fois encore, le Hodja monte en chaire et prend la parole. Rendons à Dieu d'éternelles grâces, musulmans, s'écrie-t-il, de ce qu'il n'a point placé derrière nous ce qu'il a mis devant, autrement chacun aurait pu, presque involontairement, commettre le péché dont Loth seul a pu se préserver.



CLXXXIII.

Le Paradis du pauvre.

Un jour le Hodja se promenait; une troupe de femmes lavait des hardes. Le Hodja s'en approche. Alors les femmes se découvrent.

— Comment nomme-t-on cela?

— En turc cela s'appelle *am*, répond le Hodja sans recourir à aucune circonlocution.

— Du tout, répliquent-elles, c'est le Paradis du pauvre.

Le Hodja s'éloigne, enveloppe son *sik* (*virgâ*) d'un morceau de toile comme si c'eût été le linceuil, l'entoure d'un copeau pour tenir lieu de cercueil, et revient.

— Qu'est cela, Hodja? dirent-elles.

— C'est un pauvre qui est mort, fait-il, et qui demande à entrer en paradis.

L'une d'elles, pour l'y mettre, prend l'objet à la main; la bourse restait dehors.

— Et qu'est ceci? dit-elle.

— Ce sont, dit le Hodja, les fils du pauvre, qui sont venus visiter son tombeau.

CLXXXIV.

Un iman susceptible.

Le Hodja avait la tête couverte de teigne. Le plus souvent l'iman de la mosquée du quartier récitait la sourate: *El hakim*, qui commence par ces mots: Que chacun atteigne à la sagesse, qu'il y atteigne. Le Hodja s'en trouvait blessé. Qu'a-t-il donc, disait-il, à parler toujours de ma teigne?

Certain jour le Hodja monte en chaire pour remplir l'office de l'iman absent. A ce moment celui-ci arrive. — Profitons de l'occasion, se dit le Hodja. Aussitôt il se met à réciter la sourate: *El hakim*, mais, comme l'iman était boiteux, il dit: Que chacun marche droit dans le sentier de la sagesse, qu'il marche droit. Il voulait ainsi faire allusion à l'infirmité de ce prêtre.

La prière finie, celui-ci s'écrie:

— Musulmans, avez-vous entendu cette prière? Elle ne vaut rien.

— Eh! imbécile, réplique le Hodja, quand, chaque jour, tu mettais ma teigne en lu-

CCVI.

Abeille intelligente.

Un jour le Hodja s'apprêtait à faire l'amour. Par aventure une abeille vint se poser sur son membre viril. C'est comme cela que tu fais, s'écrie-t-il, tu sais ce qui est bon, voilà vraiment une fleur digne d'être choisie pour faire du miel.

CCVII.

Solution théologique.

Un jour on vint demander au Hodja :

— Si l'imam lâche un vent que doit faire l'assemblée?

— Ce qu'elle doit faire, réplique le Hodja, mais cela est évident, elle doit chier.

CCVIII.

Curieux confondus.

Un jour que le Hodja était au marché le peuple se mit à regarder attentivement son argent. — Qu'y voyez-vous donc d'extraordinaire,

fit celui-ci; est-ce que le banquier l'avait promis à votre mère pour coucher avec elle?

CCIX.

Un vieillard justifié.

Le Hodja avait la barbe blanche; un jour qu'il était en voyage il aperçoit une troupe de femmes qui conduisait la mariée vers le fiancé. Le Hodja perd patience et les injurie.

— N'as-tu donc pas de honte, lui dirent-elles; est-ce qu'avec une barbe blanche comme la tienne tu n'aurais aucune retenue?

— Est-ce qu'un chien blanc, réplique le Hodja, mange moins d'ordures qu'un autre?

CCX.

Les deux font la paire.

Un jour le Hodja voulait emprunter un goblet dans le voisinage.

— Prends celui-ci, fait sa femme en se découvrant.

— Arrive, lui réplique-t-il en se découvrant à son tour, ce mandrin va servir à le mettre en forme.



SECOND SUPPLÉMENT

*Extraits du manuscrit N. 424, supplément turc,
de la Bibliothèque Nationale de Paris.*

Les historiетtes suivantes ont été tirées de la première partie de ce manuscrit, d'écriture moderne ; elle constitue une copie interrompue.

CCXI.

Dispute sur les mots.

Un jour le Hodja s'en allait au bois ; il rencontre un courrier. Peu après il monte sur son âne, regarde de tous côtés et ne voit plus le courrier sur le chemin ; ensuite il l'aperçoit de nouveau et s'écrie :



— Pendant que je passais telle rivière, répond le Hodja, le courant l'a saisi.

L'autre s'éloigne, mais bientôt le cadî fait appeler le Hodja.

— Effendi, lui répond ce dernier, pour retrouver cet âne il faut s'adresser à nos contemporains; tel en a la tête, tel la queue, tel les jambes et ainsi du reste.

CCXIII.

Conseil commercial donné à une femme.

Un jour que le Hodja était au marché il voit venir une femme et s'avance vers elle.

— Que viens-tu vendre ici?

— Ce que je porte sur le dos.

— Ne veux-tu point acheter, fit-il, un bâton galant (un sik)?

— Tu es vraiment fou! s'écrie la femme.

— Crois moi, réplique-t-il sans s'émouvoir, si tu n'as ni bâton galant à acheter, ni galant fourreau (am) à vendre, tu n'as rien à faire au marché.

poule est impure, puisqu'elle n'a point perdu la vie par la main de l'homme!

— Imbéciles, s'écrie le Hodja, serait-elle impure parce qu'elle a été tuée par Dieu au lieu de l'être par vous?

CCXVI.

Un faux saint.

Quelqu'un des voisins de Nasr-Eddin-Hodja était mort. Ceux-ci viennent appeler le Hodja pour accomplir les rites prescrits. Celui-ci accepte volontiers; il les accompagne, on lave le mort, on l'ensevelit, on le porte au cimetière, on fait la prière, et on le place dans le tombeau. Comme l'assistance se disposait à partir: payez-moi, dit le Hodja, ce qui m'est dû pour l'enterrement.

— C'est juste, dit l'assemblée.

Elle le satisfait et se disperse. Aussitôt chacun retourné à ses affaires, il lie le cercueil, le porte au bord d'un ruisseau et l'y abandonne: le flot le saisit bientôt et l'emporte. Cependant

youhourt. Comme il ne pouvait arriver à s'en débarrasser il va s'en plaindre au cadî.

— Prends un maillet, lui dit le cadî, et sers-t-en contre les mouches en quelque endroit qu'elles puissent se poser.

Le Hodja s'en va quérir un maillet et revient aussitôt trouver le cadî.

— Effendi, lui dit-il, ce maillet peut-il servir contre les mouches?

— Certainement, reprend ce juge, il est vraiment propre à les détruire là où elles iront se poser.

Précisément quelques mouches marchaient sur la tête du cadî; le Hodja les aperçoit et, sans plus tarder, les écrase à coups de maillet, sur la tête du juge, qui tombe mort à sa place.

Aussitôt on arrête le Hodja.

— A quel propos, lui demandent les assistants, as-tu tué notre cadî?

— Si j'ai en un seul point transgressé la loi, réplique le Hodja sans s'émouvoir, qu'on m'applique la peine du talion.

On le conduit alors devant le mouffetich (juge supérieur) de la province.

— Il m'avait dit de frapper les mouches

de la fille, et se met à badiner avec elle; il se montrait même fort entreprenant.

— Étends-toi, lui dit-il, que je fasse comme un étalon.

— Bien, fit-elle.

Pendant qu'il assaillait la belle, il regarde en l'air et aperçoit le Hodja; il quitte aussitôt la fille et s'enfuit. Celle-ci, restée là, prend quelques dattes et court après le fugitif.

— Prends, lui dit-elle.

— Qu'as tu à l'appeler ainsi! lui crie le Hodja du haut de l'arbre. Crois-tu qu'il viendra pour trois dattes auprès d'une éhontée comme toi, d'une fille qui fleurit blanc? donne-lui-en donc au moins une poignée!

CCXL.

Recours contesté.

Un matin le Hodja se résolut à sortir de la ville; comme il possédait un chameau, — je m'en vais, se dit-il, faire de cet animal ma monture et de cette façon je voyagerai plus à mon aise.

quelqu'un, placé derrière lui, le saisit par la bourse. Sans hésiter le Hodja en fait autant à l'iman qui se trouvait devant lui. L'iman se retourne.

— Que fais-tu là? demande-t-il.

— Rien, réplique le Hodja, n'est-il pas juste que je prenne ce qu'on me prend?

CCXLII.

Familiarité déplacée.

Un jour le Hodja sort de chez lui, il aperçoit un enfant accroupi devant sa maison et occupé à satisfaire un besoin.

— Que fais-tu là? lui crie-t-il à plusieurs reprises. De qui es-tu fils?

— Je suis, répond enfin le gamin, le fils de la sœur du procureur de la ville.

Aussitôt le Hodja le prend par la main et le mène devant la maison du procureur.

— C'est là, dit-il, que tu dois te satisfaire!

CCXLIII.

L'âne-juge.

Un jour Nasr-Eddin-Hodja cherchait son âne à travers champs; il rencontre quelqu'un.

— As-tu vu mon âne? demande-t-il.

— Certainement, réplique l'autre, je l'ai vu remplir les fonctions de juge dans tel endroit!

— Il se peut bien que ce soit vrai, fit le Hodja; je comprends comment cela a pu arriver: constamment, quand je donnais leçon à mes élèves, il tournait les oreilles de mon côté.

CCXLIV.

Repas chez Timour-lenk (Tamerlan).

Certain jour Timour-lenk (Tamerlan) invite Nasr-Eddin-Hodja à un repas. Sur ce qu'on lui avait dit de lui il avait dessein de se recommander à ses prières.

— Timour-lenk, lui fit-il dire, est venu de son pays, il veut profiter de tes prières, de tes oraisons et de tes bénédictions. Viens et tu

La colère de Timour ne faisait que s'accroître; il allait peut-être maltraiter le Hodja quand on servit.

Tout à coup, pendant le repas, Timour éternue auprès du Hodja ou plutôt sur lui. Celui-ci s'en aperçoit.

— Hé, mon padichah, c'est honteux!

— On ne regarde point cela comme honteux dans notre pays! réplique Timour.

Sur la fin du repas le Hodja lâche bruyamment un vent.

— Eh, que fais-tu là, lui dit Timour, n'est-ce pas honteux?

— Cela n'est pas considéré comme honteux dans notre pays! fit le Hodja.

Une fois tous les mets enlevés et les sorbets bus, le Hodja se lève et s'en retourne. En chemin, l'amad, son disciple, lui dit:

— Mais, Hodja, pourquoi t'es-tu comporté de cette façon en la présence auguste du padichah étranger et as-tu été jusqu'à lâcher un vent?

— Ne t'en préoccupe point, réplique le Hodja: c'est en turc qu'on le nomme ainsi, dans sa langue cela n'a aucune signification.

CCXLVII.

Plaignant confondu.

Un jour le Hodja dérobe un veau; le propriétaire de la bête ne s'en aperçoit point. Alors le Hodja tue l'animal et en cache la peau. Peu après le volé constate la disparition de son veau et court le quartier en criant:

— Musulmans, on m'a pris mon bœuf, quelle perte pour moi!

Il se plaignait ainsi quand, tout à coup, le Hodja sort la peau de l'animal:

— Sois maintenant couvert de honte, crie-t-il, voleur qui réclame un bœuf pour un veau.

CCXLVIII.

Qui cautionne la caution?

Un jour le Hodja va se promener avec l'amad son disciple; ils ne rentrèrent point le soir, mais passèrent la nuit à la belle étoile.

— A qui as-tu donné ta femme à garder cette nuit? demande le Hodja à l'amad.

— Pourquoi, lui demande alors la femme, as-tu parlé de la sorte?

— J'en ai vu user de même au marché à propos d'une jument, réplique le Hodja, et aussitôt on l'a achetée à bon prix.

CCLXVII.

Inspiration poétique.

Un jour que le Hodja était couché auprès de sa femme, il s'écrie tout à coup:

— Lève-toi et apporte moi la chandelle!

— Pourquoi donc une chandelle, qu'en veux-tu faire?

— Apporte-la vite, un vers m'est venu à l'esprit, il me faut l'écrire!

Elle se lève et lui apporte de l'encre, du papier et un qelam (roseau taillé). Il se met à écrire, et quand il a fini elle lui demande de lui donner lecture de son œuvre.

— Du milieu d'une verte feuille, lit-il alors avec emphase, j'ai fait paraître mon nez au bout rouge ⁽¹⁾.

(1) Ceci est une critique des poésies sans rime ni raison.

— Je l'ai vu, il est mort débiteur, aussi l'entrée du paradis lui est-elle refusée.

— Et à combien se monte sa dette?

— A mille aspres; sa femme, ajoute Nasr-Eddin, est en paradis, mais le mari n'y peut entrer que moyennant mille aspres.

— Et quand, lui demande la femme, y retourneras-tu?

— Tout de suite.

— Tiens, lui dit-elle, voici mille aspres, cours sans tarder terminer cette affaire.

Elle rentre chez elle, son mari se trouvait là.

— J'ai reçu, lui dit-elle, des nouvelles de notre fils; comme il ne pouvait entrer en paradis que moyennant mille aspres, je les ai données.

— Et à qui as-tu remis cette somme?

— Au Hodja.

Sans plus tarder le mari se met à la poursuite de ce dernier. Nasr-Eddin, qui le voit venir, se réfugie dans un moulin.

— Vois-tu cet homme qui accourt? dit-il au meunier, c'est un huissier qui vient t'arrêter!

— Que me faut-il faire? dit le meunier tout effrayé.

CCLXX.

Dette payée.

— Qu'est devenue ta teigne? demandait-on un jour au Hodja pour se moquer de lui.

— Je la tenais de vous, répond-il, je vous l'ai rendue.

CCLXXI.

Obligation aisément déclinée.

Un jour le Hodja revenait du moulin chez lui; il réfléchit que les flambeaux lui manquaient et, la hache à la main, il entre dans le bois pour en couper. Il faisait déjà nuit sombre, que la hache lui échappe; il la cherche, mais inutilement.

— Seigneur, s'écrie-t-il alors, si tu me fais retrouver ma hache, je te promets un chinek (huitième de mesure) d'orge!

A peine avait-il fini de parler qu'il retrouve son outil.

— Merci, mon Dieu, s'écrie-t-il, mais puis-

— J'ai fait là, se dit-il, une belle poésie; et il va la dire à sa mère qui la répète au Hodja.

— Il nous faut, dit celui-ci, assembler nos voisins et les inviter à un festin pour nous réjouir d'avoir un fils aussi intelligent!

On invite tous les habitants du quartier, et, après le repas, il leur est donné lecture du fameux vers en question. Chacun éclate de rire.

— Que je périsse, s'écrie la mère enthousiasmée de ce résultat, si mon fils n'a pas l'élocution du rossignol!

— Prends garde, ma femme, de prononcer de pareils serments; tu vas faire arriver un malheur!

CCLXXVII.

Où il s'agit d'une écrevisse.

Un jour la femme du Hodja s'en fut avec lui laver des hardes à la rivière; faute d'attention, elle met le pied dans l'eau et une écrevisse la saisit.

— Au secours, Hodja, s'écrie-t-elle, au secours!

— Je suis, répond Nasr-Eddin, le Dieu de la terre.

Or Timour-lenk était de race tartare, et se trouvait entouré des plus beaux et des plus jeunes de sa nation, lesquels, comme il convient à leur race, avaient les yeux fort petits.

— Eh bien, Dieu de la terre, poursuit Timour, as-tu remarqué ces jolis enfants que voici, qu'en dis-tu ?

— Je les ai regardés, mais avec leurs petits yeux ils manquent de grâce.

— Puisque tu es Dieu, reprend Timour, fais-moi le plaisir de les leur agrandir !

— Mon Padischah, je ne suis que le Dieu de la terre, aussi ne puis-je agrandir que les yeux qui se trouvent au-dessous de la ceinture; quant à ceux qu'on voit au dessus, cela regarde le Dieu du ciel !

Timour se réjouit fort de cette réplique, et comprit par là à quel gaillard il avait affaire.

— Puisque tu es un si joyeux compagnon, s'écrie-t-il, je jure que je ne me séparerai plus de toi !

— Qu'il en soit ainsi, répond le Hodja, tu es le maître !

CCXCIV.

Plaisante réplique à Tamerlan.

Timour-lenk était fort laid, il avait un œil de moins et un pied de fer. Certain jour qu'il était assis à s'entretenir avec le Hodja, Timour porte la main à sa tête et fait appeler le barbier. Ce dernier ne tarde pas à paraître et après lui avoir rasé la tête, il lui met une glace dans la main. Timour s'y regarde, voit combien il était laid et se met à pleurer. A son exemple le Hodja et toute la cour se répandent en larmes et en gémissements; ils emploient ainsi une heure ou deux. Les courtisans parvinrent cependant à distraire Timour en lui contant quelques traits singuliers et lui firent oublier son chagrin; il mit fin à ses pleurs; mais le Hodja n'en continuait que de plus belle.

— Je me suis regardé au miroir, lui dit alors Timour; je me suis trouvé si affreux que j'ai éprouvé un extrême chagrin de me voir si laid, moi le padischah et le maître de tant d'esclaves; aussi ai-je pleuré à bon droit, mais



NEUVIÈME SUPPLÉMENT

*Extraits du recueil populaire de cent-vingt-six historiettes
édité en Turquie.*

CCXCVI.

L'appétit vient en mangeant.

Le Hodja prend un jour avec lui quelques pastèques et s'en va couper du bois dans la montagne. La soif le prend, il coupe l'une des pastèques, la trouve fade et la jette; il en coupe une autre et en fait de même; en un mot, il les coupe toutes, mange à peine de quelques unes et pisse sur les morceaux qui restaient. Il con-

CCCIV.

Confusion opportune.

Un jour le Hodja s'en va se promener sur son âne. Avant d'aller satisfaire un léger besoin, il ôte son manteau et le met sur son âne. Un homme, qui les observait, s'empare aussitôt du manteau. L'âne se met à braire dans le moment.

— Pourquoi crier et braire, s'écrie alors le Hodja, maintenant cela ne sert plus à rien!

A ces mots, le voleur, pensant que le Hodja l'avait vu, s'empresse, pendant que celui-ci était encore éloigné, de remettre le manteau à sa place.

CCCV.

Malheur consommé, malheur oublié.

Certain jour un loup se met à dévorer l'âne du Hodja pendant que celui-ci coupait du bois dans la montagne; il n'aperçoit le loup qu'au moment où celui-ci enlevait sa proie. Quel-

qu'un lui crie alors de prendre garde à ce qui se passait.

— Qu'as-tu à crier, réplique le Hodja, maintenant que le loup a mangé ce qu'il a voulu; il n'y a plus de peine à se donner en haut de la montée.

CCCVI.

Un galant éconduit.

Un jour la femme du Hodja et celle d'un voisin s'en furent à la rivière laver des caleçons. Dans cette même campagne se trouvait aussi l'ayân (chef de plusieurs villages), sorti pour se promener. Il s'avance du côté des femmes et les regarde.

— Que regardes-tu, l'homme? fit la femme du Hodja.

— La femme de celui qu'on appelle le Hodja, réplique l'ayân.

Le lendemain celui-ci s'en va chez Nasr-Eddin.

— Telle femme est-elle à toi? lui demanda-t-il.

- Que fais-tu là? lui dit-on.
— Cette jambe, répond-il, n'a pas eu d'ablution.

CCCXII.

Dans l'obscurité on ne distingue rien.

Quelqu'un vint un jour prendre logement chez le Hodja. La nuit arrivée, il se couche et, un moment après, souffle la chandelle.

— La chandelle éteinte est à ta droite, dit le voyageur, passe-la-moi que je l'allume.

— Es-tu fou? réplique le Hodja. Comment connaîtrais-je ma droite dans l'obscurité?

CCCXIII.

Le chevreau devenu bouc.

— Sous quelle constellation es-tu né? demandait-on un jour au Hodja.

— Sous la constellation du bouc.

— Mais, Hodja, il n'y en a pas de ce nom!

— Quand j'étais enfant, réplique-t-il, ma



mère me fit croire que c'était ma constellation et qu'elle était alors nouvelle.

— La nouvelle n'est pas celle du bouc, mais bien celle du chevreau.

— Imbéciles! il y a quarante ou cinquante ans de cela, le chevreau n'est-il point devenu bouc?

CCCXIV.

*L'oreille d'un ennemi
est fermée aux meilleurs avis.*

Pendant que le Hodja était Hathib (celui qui récite dans la mosquée le Houthbé ou prière publique pour le souverain), il eut une dispute avec le sou-bachi (sorte de magistrat municipal dans les petits endroits). Sur ces entrefaites le sou-bachi mourut. Le moment de l'enterrement venu, on alla trouver le Hodja.

— Viens, effendi, lui dit-on, faire l'instruction.

— Mais, répondit celui-ci, ceux qui se disputent avec moi ne prêtent pas d'attention à mes discours (En citant cette expression pro-

CONCLUSION.

On voit que le Hodja était instruit dans chaque science et initié à toutes les finesses. Il instruisait de ses leçons tous ceux qui l'en priaient. Quelquefois ses discours restaient incompréhensibles car, pendant ses instructions, Dieu l'inspirait et le comblait de révélations ; c'était vraiment un sage. La miséricorde du Seigneur soit sur lui, la miséricorde et la protection.

FIN.